

Elle en était confuse et un peu effrayée.

C'est que ce jeune homme était riche.

C'était le fils unique du propriétaire de la filature Henri de Milberg.

Il venait de terminer ses études au collège de Charleville, et se préparait à aller à Paris, au mois d'octobre suivant, pour y commencer ses études de droit. Il se destinait à la magistrature.

Il était joli garçon, sa figure presque féminine avait une séduction singulière. Ses yeux bleus regardaient avec des caresses. Et comme il était encore timide, ils se mouillaient parfois lorsqu'ils rencontraient les yeux de Marie-Thérèse.

Quand la jeune fille y pensait, y rêvait la nuit, elle se disait :

— Non, non, je me trompe, ce n'est pas possible...

C'était la raison qui, en elle, parlait ainsi.

Mais à côté de la raison, il y avait, pour la combattre, les premières ivresses, le premier besoin d'aimer, le premier orgueil de la coquetterie, la fierté d'avoir été remarquée... et par Henri !

Et tout cela répondait à la raison un seul mot :

— Pourtant !

Cela voulait dire : Pourtant si cela était vrai ! si Henri m'aimait !... Je suis belle... très belle... Est-ce ma faute si je ne suis qu'une pauvre fille ?... Pourquoi ne m'aimerait-on pas ? Et pourquoi ne serait-ce pas Henri ? Et il semble si doux qu'il ne voudrait pas me tromper...

Bientôt, Henri ne se contentait plus de la rencontrer en compagnie. Il allait vers elle quand il la voyait seule, il s'approchait, lui souriait, lui disait :

— Bonjour, Marie-Thérèse...

Et elle répondait, très rouge, en baissant les yeux :

— Bonjour, monsieur Henri.

Un jour, il lui prit la main. Et il la caressait, d'une étreinte longue et molle.

— Comme vous êtes belle, Marie-Thérèse...

Elle eut un regard interrogateur.

— Bien vrai ? demanda-t-elle.

— Ne vous l'a-t-on jamais dit ?

— Non.

— Jamais ? insista-t-il.

— Jamais.

Il lui avait passé un bras autour de la taille. Mais comme il entendit du bruit, craignant d'être surpris, il la lâcha.

Ils restèrent confus l'un devant l'autre.

Puis Henri s'éloigna, disant seulement :

— A bientôt ! A bientôt !

Elle n'en dormit guère cette nuit-là, Marie-Thérèse. Elle était profondément troublée, charmée et effrayée tout ensemble.

Deux jours après, un dimanche, les jeunes filles se promenaient dans la campagne, mais Marie-Thérèse ne les accompagnait pas. Elle avait été chargée, par hasard, d'un travail supplémentaire.

Vers deux heures, elle se trouvait seule dans les ateliers déserts, lorsqu'elle vit entrer Henri.

Elle eut comme un vague pressentiment que c'était Henri qui lui avait fait distribuer ce travail supplémentaire.

Sans doute, pour la rencontrer, pour lui parler. Son cœur battait. Elle devint pâle d'émotion.

En effet, Henri, qui semblait résolu, s'avancait vers elle.

— Marie-Thérèse ! dit-il en balbutiant.

Et tout à coup, il la prend dans ses bras, il la couvre de baisers brûlants, sur les cheveux, sur les yeux, sur les lèvres.

Elle se défend mollement et il s'écrie :

— Quo tu es belle, et que je t'aime !

— Oh ! monsieur Henri, comment pouvez-vous m'aimer ?

— Je t'aime.

— Moi, une fille de rien.

— Tu es belle. Je t'aime.

Et ils sont aussi émus l'un que l'autre.

Pourtant elle est honnête, elle résiste.

— Non, monsieur Henri, vous avez tort de m'aimer. Il ne faut pas me dire ces choses-là. Je ne suis qu'une pauvre fille. Vous, vous êtes riche. Vous en trouverez certainement d'autres qui vaudront plus que moi. Vous ne songez pas à moi sérieusement. Je le comprends, allez...

— Je t'aime. Je te veux !

— Non, non, monsieur Henri... vous allez détruire tout mon bonheur et, si je me mets à vous aimer aussi, moi, qu'est-ce qu'il adviendra ? On dira que c'est par orgueil et parce que vous êtes le fils du maître de la filature ?

— On dira ce qu'on voudra. Laisse parler les sots.

Et comme elle disait qu'elle n'était pas libre, qu'elle était obligée de travailler à la filature et ne pouvait sortir ainsi, à sa fantaisie, Henri de Milberg se mit à rire,

— Ne crains rien. Je m'arrangerai pour que tu sois libre un jour, deux jours, et nous irons en Belgique et nous nous y marierons secrè-

tement d'abord, afin que mon père n'en prenne pas ombrage, jusqu'à ce que je puisse le lui avouer.

Que pouvait faire la pauvre Marie-Thérèse ? Elle consentit. Et, le lendemain même, les portes de la manufacture s'ouvraient devant la consigne donnée par Henri ; les deux amoureux filaient dans une petite bourgade, de l'autre côté de la frontière, et quand, le jour suivant, ils revinrent, les liens les plus sacrés les unissaient.

L'ivresse, pour elle, dura deux mois.

Deux mois après Henri lui apprenait son départ. Il allait à Paris pour faire son droit.

— Je t'écrirai, ma petite Marie, je ne t'oublierai pas !...

— Bien vrai ?

— Je te le jure et, aussitôt mes études terminées, j'avouerai à mon père notre mariage.

Mais les jours, les semaines, les mois s'écoulaient. Elle attendit vainement de ses nouvelles, et quelques mois après elle mettait au monde un garçon.

Qu'allait-elle devenir avec cet enfant qu'elle se mit à aimer, tout de suite, avec une sorte de folie de tendresse ?

Un jour elle vit arriver auprès d'elle un homme qu'elle reconnut pour être le directeur de l'agence des Enfants-Assistés.

Il était accompagné d'une femme qui portait l'uniforme de l'hospice, et du directeur de la filature.

Auprès d'elle, son bébé dormait.

Elle eut le pressentiment d'un grand malheur, sans savoir pourquoi, en voyant ces gens s'approcher d'elle.

Elle les regardait avec des yeux épouvantés. Et instinctivement elle serrait contre elle son petit.

Le directeur de l'agence s'adressa au maître de la filature :

— C'est bien elle ?

— Oui, monsieur.

Le directeur interrogea la jeune mère :

— Vous êtes bien Marie-Thérèse, enfant assistée, dite Borouille ?

— Oui monsieur.

— Et cet enfant est votre fils ?

— Oui monsieur.

— Bien.

Se tournant vers l'infirmière, l'homme dit :

— Vous avez apporté de quoi l'envelopper ?...

— Oui, oui ; oh ! il n'y a rien à craindre.

— Prenez-le.

Marie-Thérèse serra son petit plus fort.

D'épouvanté qu'il était, son regard devint farouche.

— Vous voulez le prendre ? Et où l'emporterez-vous ?

— Vous ne gagnez pas assez pour pouvoir le nourrir... L'administration en aura soin.

Elle ne comprenait pas.

— L'administration ? dit-elle, hébétée.

— L'Assistance publique.

— Et mon enfant deviendra comme moi un enfant assisté ?

— Oui.

— Et il sera élevé loin de moi ?

— Oui, ne vous en plaignez pas. Il n'aura pas, de cette façon, les tristes exemples que vous promettez de lui donner...

Elle se révolta.

— Mais, monsieur, vous ignorez sans doute la situation vraie dans laquelle je me trouve et que l'honnêteté ne me permet pas de vous révéler, mais ce n'est pas une raison pour me prendre mon enfant. Je suis vaillante, je suis forte. Tout le monde vous dira, ici, que je suis travailleuse aussi. Je travaillerai double s'il le faut. Je ferai des heures supplémentaires et je réussirai bien à nourrir mon petit... Mais je ne veux pas que vous me le preniez, ce n'est pas votre droit. Cela serait sauvage... Car si vous me l'arrachez, je ne le reverrai pas avant de longues années... Et je ne saurai même pas ce que vous aurez fait de lui.

— C'est bon, c'est bon, dit l'homme ennuyé, finissons-en !

— Je ne veux pas, vous dis-je. Est-ce qu'il serait mieux auprès de vous ? qui me prouve que vous le soignerez bien s'il tombe malade, qui me prouve que, mieux que moi, vous ferez de lui un bon et brave garçon, honnête et franc, s'il a de mauvais instincts et s'il faut le réprimander avec prudence ? Jamais un enfant n'est aussi bien qu'avec sa mère...

L'homme fit un signe. L'infirmière s'avança.

Marie-Thérèse passa la main sur son front, semblant l'y appuyer comme pour arrêter ses pensées qui s'enfuyaient.

— Voyons, monsieur, il est impossible que vous ayez le droit de me causer une pareille douleur. Les mères, cela devrait vous être sacré !... Mon enfant, puisque son père l'abandonne, mon enfant n'appartient qu'à moi, à moi toute seule... Personne au monde n'a le droit d'enlever ainsi un enfant à celle qui l'a mis au monde.

— Allons, j'ai assez attendu, fit le directeur.

Et Marie-Thérèse, presque debout sur son lit, mais ne lâchant pas le petit qu'elle serrait de toutes ses forces contre son sein :

— Mais pourquoi ? pourquoi ? qu'est-ce que j'ai fait, mon Dieu !